

ou des eaux légères du jardin ou du grand océan.

Notre course approchait de sa fin, et la journée aussi. Nous avions besoin de quelques instants de repos et surtout de quelques aliments. Nous demandâmes donc un repas au gardien; mais il n'y a plus de cuisine à Long-wood! Sa complaisance ne put nous procurer que le fond de la sienne, c'est-à-dire du pain, du *fromage de Chester* et deux bouteilles de vin, l'une de Porto et l'autre de Madère. Nous dévorâmes le peu de choses qu'il put nous offrir, et cela dans la salle à manger du *grand prisonnier*. Le lieu, il est vrai, donnait de la magnificence à ce léger régal, et la fortune nous traitait selon nos cœurs.

— La nuit s'annonçait; nous nous remîmes donc en route, après avoir remercié le soldat hospitalier qui garde Long-wood. — Le temps, changé tout à coup, était devenu beau, et notre retour à la ville fut facile. . . .

Je quittai, deux jours après, la rade de Sainte-Hélène.

FREDÉRIC FAYOT ET LE CAPITAINE D\*\*.



## LA PETITE PROVENCE.



### A CHARLET.

Cet hommage offert à une de nos illustrations modernes est, selon moi, un devoir pour tout artiste ou écrivain qui veut peindre les mœurs.

Je ne connais de Charlet que ses délicieuses compositions. Et puisque j'ose réclamer son patronage pour ce croquis littéraire, je lui demande, en grâce, de l'accueillir, non comme une flatterie, à quoi bon flatter l'homme de génie? mais seu-

lement comme le salut que chacun doit à son maître.

## G. D'OUTREPONT.



Ho, mon petit-fils, disoit-il, mon peton, que tu es joly, et tant que je suis tenu à Dieu, de ce qu'il m'ha donné ung si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joly! ho, ho, ho, ho, que je suis aise.

RABELAIS, *Faits et dictz héroïques du bon Pantagruel*, liv. II, chap. 3.

Nous cherchons si les récitateurs et recueilleurs sont louables eux-mêmes.

*Essais de Montaigne*, liv. III.

*Qui n'a pas vu Séville n'a rien vu*, disent les Espagnols. Ce vieux proverbe ferait à lui seul l'éloge d'une nation; il y a là quelque chose qui annonce la conscience de ce qu'on vaut; et, quand un Espagnol vous dit avec complaisance: *Qui n'a pas vu Séville n'a rien vu*, on se rappelle malgré soi que celui qui vous parle a droit de s'exprimer avec fierté et la tête haute, car ses ancêtres vivaient sous Charles-Quint.

Ce proverbe, que bien des gens s'appliquent, peut aussi devenir la devise de bien des choses; mais, comme je ne veux pas me jeter dans une

mer de noms et de faits, où je pourrais fort bien me noyer, j'entre en matière, et je vous dirai d'abord tout bonnement, en paraphrasant le dicton de nos voisins des Pyrénées: « Qui n'a pas vu la petite Provence, ne connaît pas les Tuileries; » et par *vu*, j'entends examiné, scruté, et même deviné les mille nuances qui s'y trouvent, et dénotent des caractères; caractères vrais au moins, car les acteurs ne sont pas guidés dans leurs mouvements et prisonniers des modes du langage.

Peu de personnes prennent la peine de venir étudier des vieillards et des enfants. On aime mieux arpenter trente fois de suite la grande allée poudreuse, que de rêver devant le passé et l'avenir mis en présence. Le passé, grande figure blanchie, sublime quelquefois, mais toujours sinistre, car elle traîne avec elle une idée de mort; l'avenir, jolie image d'enfant souriant à tout le monde, d'enfant avec des cheveux blonds et des fossettes aux joues.

Je conçois que, pour celui qui ne veut que vivre des impressions du moment, et qui croit tourner tant de jolies têtes de femme par une démarche ridicule et des mines à mourir de rire, le présent est bien préférable, car il s'offre sous les formes les plus riantes; là, au pied des orangers, il y a des femmes jeunes et brillantes, en

toilettes aériennes, groupées avec tant de grâce qu'on les croirait sorties du crayon de Devéria. Là on cherche des regards, quelquefois même on en rencontre, et le jardin s'embellit encore; car je ne connais rien de plus propre à faire trouver tout charmant qu'un regard de femme.

Dans ma petite Provence, au contraire, il y a seulement de la vieillesse et de l'enfance; mais là, vos idées, si tant il est vrai que vous en ayez, pourront s'agrandir par la réflexion : les sujets ne manquent pas.

Mais je vois que le courage vous quitte; vous ne pouvez aller seul vous ennuyer? Eh bien! je veux être votre *cicerone*, et peut-être m'aurez-vous l'obligation de savoir quelque chose de plus. Je vous arrache à votre brillante promenade; et, sans m'occuper des regards de regret que vous jetez en arrière, je ne veux plus vous parler de votre allée que vous savez par cœur. — Attention! Nous tournons le coin de la terrasse, le spectacle change, tout s'anime, tout est neuf; nous entrons dans la petite Provence.

C'est chez nous une frénésie, il faut à tout prix que notre Paris renferme un peu de tout: comme si ce n'était pas assez d'être Paris, Paris la grande ville!

Nous avons vu un Trocadéro perché au bout du Champ-de-Mars; une nouvelle Athènes perdue

entre un corps de garde et un bureau de l'octroi; vingt nouveaux quartiers, dont le plus mince est pourtant appelé ville, au grand étonnement des passants, qui trouvent l'expression aussi hasardée que ces titres de noblesse forgés à grand'peine par des mendiants d'aristocratie, et qu'on voit salis quelquefois par les noms auxquels ils sont joints. Nous avons aussi une petite Provence; selon une expression aussi connue que pittoresque, ces mots semblent hurler de se trouver ensemble; une Provence petite! J'aime autant voir un soleil en bois doré, ou les grandes pages de Michel-Ange copiées à la miniature!

C'est un si beau nom que la Provence! Et d'abord ne croyez pas que je veux vous faire une description bien pompeuse et bien fleurie, où je dirais que c'est un vaste jardin, un paradis terrestre, avec des millions d'orangers, secouant leur chevelure embaumée sur des campagnes dentelées par des ruisselets transparents à l'œil comme de longs serpents d'argent. Tant de gens en ont parlé! Cela m'ennuierait et vous aussi; ensuite je ne connais pas la Provence. Il est vrai que depuis Buffon, qui *par ambassadeur courtisa la nature*, on est devenu de moins en moins scrupuleux sur cet article, et avec des livres, une carte fidèle, et la dose d'effronterie que je tiens du ciel, je pourrais, tout comme un autre,

venir à bout d'une description, que beaucoup de gens auraient la bonté de trouver exacte.

Si je parlais de Pétrarque et de Laure, des bords de la Durance, et des troubadours et ménestrels, je me ferais peut-être une réputation d'érudition : elle coûte si peu maintenant ! Mais à quoi bon tout cela ? Vous savez bien l'origine de notre littérature nationale, ou si vous l'ignorez, allez à l'école d'un autre ; je ne veux pas vous instruire, je ne suis ni académicien, ni professeur classique du classique collège de France ; allez, allez ailleurs, vous dormirez tout aussi bien.

Je vous parlerai seulement de la petite Provence : enfant, j'y ai joué ; homme, j'y ai réfléchi, et vieillard, j'irai peut-être y chercher des souvenirs. Cette Provence-là, je la connais ; j'y suis, pour ainsi dire, né.

La petite Provence, située dans un des coins du jardin, est beaucoup plus longue que large ; sans doute, en traçant cette partie, Le Nôtre ne pensait pas à l'importance qu'elle aurait un jour. Elle est bornée : au nord, par un grand mur grisâtre, soutenant la terrasse des Lions, couvert çà et là d'une épaisse charmille poudreuse, et qui la protège contre toute bourrasque venant des glaciers du nord, aussi bien que la grande muraille de Thsin-chi-houang-ti protège les Chinois sur les confins de la Mongolie ; au midi,

par un grand parterre de forme irrégulière ; à l'ouest, par la cabane aux journaux et le grand massif, forteresse impénétrable aux rayons du soleil, où ne s'aventurent qu'en tremblant les gens à douleurs qui la comparent, avec emphase, à une forêt druidique ; enfin à l'est, dans la contrée la plus éloignée de la petite Provence, vous trouverez un grand monticule de sable, où vingt fois vous avez fait la culbute, et moi aussi. Cette énorme montagne sablonneuse est prise comme dans un entonnoir, par la rampe tournante qui conduit sur la terrasse, d'où l'on voit la place Louis XV, de la Concorde, de la Révolution, de Louis XVI, etc., avec son piédestal inachevé ; et, dans le fond, l'arc de l'Étoile, que je vous prie de bien examiner, et si vous le voyez terminé, de m'en faire part. Enfin, dans cet horizon sablonneux, le grand bassin ne figure pas mal une autre Méditerranée.

Cette Provence, bien petite, comme vous voyez, possède plusieurs bancs, beaucoup de chaises, et, en été, beaucoup de caisses vernies, où verdissent, tant bien que mal, de pauvres orangers souffreteux ; mais enfin, dans cet endroit privilégié, il y a du soleil presque en tout temps ; et le soleil est si bon ! Les bancs sont exposés à la chaleur du midi, et la grande muraille garantit du vent.

Tel pays brille par ses lumières, tel autre par sa gloire, quelques-uns, en petit nombre, par leurs mœurs; eh bien! la petite Provence réunit à elle seule tout cet assemblage d'illustrations disséminées sur la surface du globe.

C'est une nation, une nation vierge, c'est toute une civilisation dans une autre, avec ses mœurs, ses célébrités et ses lois. Vous y trouvez des enfants et des vieillards, de l'espoir et des souvenirs, de la gaieté et de la tristesse, des babils enfantins et des babils vieillis; des ruines vivantes! de belles gloires au chef branlant, et des gloires futures marchant avec des lisières; au milieu de tout cela, quelques hommes qui viennent étudier, et qui tous, autant que dans notre monde, forment la puissance morale de la nation. — C'est donc un peuple tout entier; peuple complet, auquel il ne manque pas de femmes, comme aux premiers Romains.

Appuyé contre la double rampe du grand escalier de pierre, voyez déjà quel tableau frais! Qu'elle est jolie cette petite fille en robe rose, qui saute joyeusement au milieu d'une corde que deux bonnes tournent d'un air maussade, comme si elles n'étaient pas à leur place! car, en thèse générale, jamais une bonne ne se croit faite pour l'être: c'est comme certains employés, certains guerriers.

Rien au monde n'est plus attrayant que des jeux d'enfants, et surtout de petites filles! elles rient de si bon cœur, avec tout l'abandon de leur âme enfantine!

Hélas! il n'en sera pas toujours ainsi! Encore quelques années, et elles rougiront devant un petit garçon, jusqu'à ce qu'elles apprennent à ne plus rougir du tout. Mais maintenant elles jouent pour jouer et pour être heureuses; car, pour elles, le bonheur est si léger! Autour du cercle vide, où va et revient sans cesse la corde tournoyante, il y a de nombreux spectateurs, riant des efforts des plus petites, gourmandées par les plus grandes à cause de leur maladresse. — Tous sont heureux, le sourire et la franchise sont à l'ordre du jour; ce n'est pas comme ailleurs!

Puis, des milliers d'enfants se croisent dans tous les sens; et ce sont de véritables enfants, trop petits pour avoir la prétention de passer pour des hommes. C'est pour cela qu'ils sont si jolis à voir, si amusants à étudier. Leur existence est aussi frêle que leurs jeux sont animés. Ils s'attellent les uns les autres; ils s'enchaînent tour à tour: c'est comme dans un état civilisé. Regardez derrière vous; et celui que vous venez de voir cheminer sous des liens a relevé une tête fière, et châtié de son fouet celui qui, l'ins-

tant d'avant, le menait comme une bête de somme.

C'est là que vous verrez de petits garçons se pavanant dans leur première culotte, et montrant à tous les passants qu'ils ont des poches; ils sont fiers de leurs petits habits si joliment faits, et pourtant ils sont gênés; mais qu'importe! comme tant d'autres, ils aiment leur chaîne, parce qu'elle est dorée.

Les plus petits enfants jouent ensemble; rien n'est plus beau que l'égalité (avis au public). Ils jouent dans le sable; car leurs jambes sont encore si faibles, qu'ils sont forcés de rester assis; et si, dans un *grand* accès de colère, ils se lèvent pour se donner de *grands* coups de pieds, les bonnes, coquettes et pincées, interrompent leurs caquets pour rétablir la paix, et cela sans protocoles.

Vous en verrez aussi qui cherchent à escalader la limite sud du pays, c'est-à-dire la grille du grand parterre; il s'agit de ramasser une balle ou un cerceau: mais aussi que de soins pour ne pas être vu du *grand homme galonné* chargé de la police du jardin.

Comme ils sont bafoués, ces pauvres gens! la plupart, anciens et braves militaires décorés, que les enfants appellent *gafres*, et que nous avons tous trouvés si méchants, quand ils voulaient

nous priver du plaisir de pêcher à la ligne les poissons rouges dans les bassins.

Ces petits hommes guettent le moment où le gafre ne les regarde pas; n'étant pas assez forts pour agir ouvertement, ils emploient la ruse, et apprennent déjà entre eux à éluder une autorité qui les blesse. C'est un commencement qui promet, et, malheureusement pour les gouvernements, les enfants, de nos jours, tiennent ce qu'ils promettent.

Ce n'est pas seulement à des enfants que se borne la population de la petite Provence; outre l'armée de chasseurs, de laquais, de bonnes, etc., qui promènent ceux qui, quelques années plus tard, donneront la mode, et parleront avec mépris de cet endroit qu'ils révèrent maintenant, il y a plus loin, sur les bancs, sur les chaises, le long des grillages, partout enfin, il y a la masse imposante des vieillards, vieillards de toute espèce, tous renfermés dans leurs souvenirs, tous heureux d'avoir de la mémoire.

Ils rient de si bon cœur, aux efforts des petits enfants pour marcher, et à leurs premiers mots bégayés, qu'ils font plaisir à voir! On ne peut qu'être pénétré de respect en voyant ces vieux débris d'un siècle passé, qu'une pensée triste accompagne, eux qui ont aussi marché la taille droite et dégagée, sourire aux premiers pas et

aux premières pensées de l'enfance, quand bientôt leurs jambes seront sans force, et leurs voix éteintes : les vieillards aiment tant les enfants ! Mais aussi les enfants n'iront pas, ainsi qu'on le voit chaque jour, mépriser une imagination vieillie ; ils ne verront qu'un homme qui les aime, et ils aiment, ils sourient au vieillard, et vous peut-être, vous ne le regardez pas ; c'est un corps sans ame, le volcan s'est éteint, et vous ne vous occupez plus du cratère ; cependant vos pas curieux iront chercher des villes détruites, en je ne sais quel lieu, et pour je ne sais quelle cause, vous admirerez leurs restes bien plus que nos villes modernes ; mais une ruine d'homme ! si on osait, on lui tournerait le dos. Quand une de ces têtes blanchies rassemble ses souvenirs si piquants et si neufs pour nous autres jeunes gens, on ne se donne pas seulement la peine d'écouter ; mais après avoir regardé celui qui a brillé dans un temps qui valait bien le nôtre, on se retourne pour lorgner à droite et à gauche : c'est un radoteur, dit-on, et on passe.

Cependant n'y a-t-il pas un bien grand spectacle moral dans les souvenirs que le temps laisse sur une tête, et qu'il y amoncelle ?

Les vieillards de la petite Provence se répètent, dira-t-on. Ah ! qu'ils sont ennuyeux ! Et que voulez-vous qu'ils fassent, ils sont trop vieux pour

agir, ils se souviennent seulement, il faut bien qu'ils répètent les mêmes pensées. Vous faites bien tous les jours les mêmes choses, eux racontent, voilà toute la différence. Vous vivez, et ils ont vécu ; c'est le passé qui les soutient. Ah ! par humanité ne les repoussez pas, ils n'ont plus que cette vie de mémoire, vous les tueriez.

Les doyens de la petite Provence conservent, sous leurs cheveux blancs, une sorte d'élégance qui dénote la classe aisée à laquelle ils appartiennent.

Au Marais vous trouverez, sur les bancs de la Place-Royale, de vieux et minces rentiers boutonnés dans une redingote café au lait ou noisette, avec des bas chinés et des boucles d'argent, des breloques d'argent, prenant du tabac dans une tabatière d'argent, avec une canne à pomme d'argent, ou un parapluie rayé, vulgairement appelé *riflard* ; un chapeau de paille à tuyaux, ou le classique lampion à trois cornes, placé horizontalement, et d'où s'échappe une pauvre petite queue honteuse et des ailes de pigeon bien râpées. Ceux-là je vous les abandonne, eux et leurs fidèles barbets. Je les respecte comme vieillards, mais ils sont fort ennuyeux, et je ne me soucie nullement d'entendre leurs réflexions historiques, scientifiques et artistes sur le Louis XIII, pas plus que la lecture